

*Au voleur !
Economie de crise et tactiques paysannes
Le cas du manioc sur les Hautes Terres malgaches*

Chantal BLANC-PAMARD

« Les vols chez nous sont monnaie courante. Il ne se passe pas un jour sans qu'une famille ne s'en plaigne. Tout est bon : cochons, volailles, bœufs et nos cultures sur pied. Les voleurs ont l'air d'apprécier particulièrement le manioc. Ils les déterrent et remettent les plants comme si de rien n'était. On s'en aperçoit le lendemain lorsque les feuilles se fânent bizarrement. On surveille les champs mais on travaille dur dans la journée et, la nuit on doit aussi veiller. On contrôle les allées et venues, les *soubika* (paniers) des passants pour savoir s'ils possèdent une autorisation pour leurs produits. Mais les voleurs opèrent la nuit. Il arrive qu'on attrape quelques voleurs...! »

Telles sont les plaintes enregistrées sur les Hautes Terres centrales de Madagascar, plus particulièrement dans les campagnes proches de Tananarive où la cohésion sociale est moins forte que dans d'autres régions des Hautes Terres. Ces problèmes se posent avec acuité dans les villages des environs de Mahitsy, à une trentaine de kilomètres au nord-ouest de la capitale. De culture sûre, le manioc est devenu une culture à risque à cause des vols répétés. La presse nationale se fait l'écho d'une telle situation (fig. 1).

Les paysans merina ont mis au point des tactiques qui concilient la très grande flexibilité du calendrier culturel du manioc et les contraintes qu'engendre le maraudage. Ils inventent des parades, ils innovent, ils adaptent ou abandonnent des pratiques. Le manioc reste une culture privilégiée sur les *tanety* (collines) mais se présente (aux sens propre et figuré) comme une plante « perturbée ».

Madagascar connaît depuis une quinzaine d'années des temps difficiles. La production rizicole est déficitaire, les disponibilités alimentaires diminuent, l'insécurité règne, les infrastructures sont en très mauvais état. La production de riz piétine, la population augmente¹. Les villes sont au centre des difficultés. Les rendements moyens en paddy restent stables autour de 1.8 t/ha alors que les besoins ont très largement progressé. En 1970 la disponibilité en riz local était de 149 kg/habitant contre

1. Le taux de croissance annuel de la production rizicole est de 4,26 % de 1960 à 1970, de 1,23 % de 1970 à 1980 et de 1,04 % de 1980 à 1985. L'accroissement annuel de la population est de 2.5 % ; la population urbaine représente 18 % de la population totale.



Pris en flagrant délit au pied du manioc...

LAKROA n'i madagasikama · 0.3.86

FIG. 1

120 kg/habitant en 1985. La crise de subsistance rizicole qui éprouve actuellement l'île n'est pas la première ; les difficultés passées étaient conjoncturelles, le plus souvent liées à une production insuffisante, et trouvaient une solution rapide. Les cultures de *tanety*, le manioc principalement, complétaient l'alimentation en période de soudure ; l'argent procuré par le cumul d'activités permettait d'acheter du riz (BLANC-PAMARD, 1985). Pendant ces quinze dernières années, on est passé d'un système à dominante privé à un système étatisé en 1973 qui n'a cessé de se détériorer à partir de 1978 et a créé un frein au développement de la production rizicole. En 1983, a été mise en œuvre une politique libérale qui s'accompagne d'une diminution des importations. 356 000 tonnes de riz ont été importées en 1982 ; depuis 1983, la moyenne annuelle s'élève à 128 000 tonnes.

L'insécurité qui sévit dans les campagnes contribue depuis 1982 à la détérioration d'une situation économique grave. Le maraudage ou vol de produits de la terre avant la récolte prend tout à coup les proportions d'un véritable fléau². Les paysans affrontent quotidiennement cette crise et cette insécurité. Ils se savent en difficulté et ils l'expriment par trois mots qui reviennent sans cesse. Le maraudage (*hala-botry*, vol-petit tas) et le manque de nourriture (*tsy ampy sakafo*) caractérisent une situation très précaire dans laquelle le *fanjakana* (le pouvoir) n'assure pas le ravitaillement et est impuissant face aux vols nombreux.

Le tout est assorti de commentaires : « c'est vraiment désolant », « rien ne va plus », « on s'essoufle », « on se décourage ». Les termes *taloha* (avant) et *izao* (aujourd'hui) précisent bien que les choses ont changé. La survie quotidienne est le souci des ruraux ; elle est encore plus dramatique pendant la soudure. Traditionnellement la soudure ou *maisso ahira* (herbe verte) est la période où tout est encore

2. E. LE ROY LADURIE analyse l'ensemble des facteurs qui peuvent expliquer la crise des années 1520 dans le Languedoc : « L'expansion silencieuse de la démographie ne trouve pas sa contre-partie dans une augmentation du produit global ; elle tarit les capacités d'exportation frumentaire du Languedoc ; elle oblige les paysans à se mal nourrir, sur les lopins décroissants, sur la peau de chagrin des propriétés parcellaires ; elle favorise la paupérisation salariale, bien marquée, après 1525, quand la hausse des prix jusque-là feutrée, part tout à coup à vive allure. Et c'est tout cela qui concentre le pouvoir d'achat des masses sur les grains, et qui met parfois, en cas de disette, le minimum frumentaire hors de portée des plus pauvres, qui jette sur les routes les vagabonds agressifs, dénués de terre et de salaire ». (*Les paysans de Languedoc*, 1966).

vert dans les rizières avant la moisson. La soudure est marquée par une rupture dans l'alimentation. D'autres ressources végétales, le manioc principalement, complètent et remplacent parfois les rations de riz du repas de la mi-journée. Un passage d'un discours d'Andrianampoinimerina, à la fin du XVIII^e siècle, montre l'importance que le roi accorde au manioc :

« Que les Merina se rappellent ceci, qu'ils verront. Je considérerai comme ayant rendu des services les hommes qui récolteront beaucoup de riz, beaucoup de manioc et tous les aliments noirs (*hani-mainty*) en plus des blancs (riz), car les *hani-mainty* sont le complément du riz, et, si l'on a beaucoup de riz sans avoir d'*hani-mainty*, c'est comme si l'on manquait d'aliments. Ceux qui auront beaucoup de tout cela, qui produiront des récoltes et fertiliseront la terre, auront mes faveurs, car je suis, moi, un souverain qui sait récompenser les services rendus... » (HR.IV. p. 506, in : ABE, 1984, p. 102).

La soudure, de plus en plus longue, de septembre-octobre à mars-avril, correspond à une véritable disette (*tsy ampy sakafo*). Celle-ci est provoquée par le manque de riz des paysans dont les superficies n'en suffisent pas, bien souvent, à les nourrir et qui ont, pour survivre, engagé leur récolte à venir ou vendu des grandes quantités de riz dès la moisson. « Le *fanjakana* (pouvoir) croit que le paysan a du surplus, mais ce n'est pas le surplus que celui-ci vend, c'est ce dont il a besoin pour se nourrir. »

Ainsi s'expliquent les paysans. Le vol des cultures qui sont censées remplacer ou compléter le riz fait de la soudure un véritable désastre. Les prix de vente au consommateur flambent, ceux du riz comme ceux des autres denrées alimentaires. La *kapaoka*³ de riz a atteint jusqu'à 250 FMG⁴ en période de soudure, ces deux dernières années ; ce qui met le kilogramme de riz à 875 FMG.

Acheter du riz mais avec quel argent ? « Avant on vendait pour manger (du riz acheté). » répondent les paysans. « Aujourd'hui on mange et, ensuite, si on peut, on vend. Avec le vol, il manque de la nourriture pour la famille alors qu'on compte dessus. On travaille plus et on mange moins. » Cette pénurie oblige les paysans à se mal nourrir et, même, à changer de régime alimentaire. Le riz est consommé sous forme de *vary sosoa*, c'est-à-dire cuit avec beaucoup d'eau, car cette préparation nécessite une quantité moindre de riz. Manioc, patate douce, taro ou maïs se substituent selon les possibilités au riz.

L'ensemble du système de production et de consommation est perturbé et désorganisé par ces vols répétés ; ceci amène les paysans mais aussi l'Etat à trouver des parades. L'insécurité entraîne la désorganisation de l'appareil de production. L'Etat a engagé depuis dix ans une véritable « bataille du riz » ; le discours politique ne cesse de mettre en avant la priorité rizicole.

Aujourd'hui, l'objectif de production reste le même mais concerne tous les produits (riz, manioc, pomme de terre, taro). A la formule « Produire, produire, produire toujours. » (sous-entendu plus de riz) a succédé, en 1985, « Produire autre chose que du riz. » qui s'accompagne du slogan « Manger autre chose que du riz. »

Une mesure a été prise à l'échelle du *Faritany*⁵ de Tamatave en 1984, et s'est généralisée les années suivantes à l'échelle du *fokontany*⁵ dans certaines régions de

3. La *kapaoka* est l'unité de mesure que représente une boîte de lait Nestlé. 1 kilogramme égale 3 *kapaoka* et demi.

4. 1 FF ≈ 110 FMG en 1986.

5. Ce sont les « collectivités décentralisées » mises en place depuis 1973 aux différents niveaux de l'ancienne administration. La structuration du monde rural en vue de la maîtrise populaire du développement comprend quatre paliers qui sont les *fokonolona*, le *firaisana*, le *fivondranana* et le *faritany*. Le *fokonolona* est une ou plusieurs communautés de personnes vivant dans une portion de territoire national appelé *fokontany*. Le *fokontany* constitue l'unité administrative et économique de base à l'intérieur de laquelle le *fokonolona* exerce ses pouvoirs et ses prérogatives.

l'île. Une « carte de production » vise à réduire le vol et, par conséquent, à augmenter la production en répertoriant dans chaque *fokontany* les producteurs. Tout agriculteur de plus de 18 ans doit posséder cette carte qui indique ses cultures ; dans le cas où celui-ci n'a pas de champ, il s'engage à cultiver au moins dix ares de cultures pluviales sur les *tanety*. Cette mesure permet également de déceler les irrégularités et de contrôler au marché les vendeurs afin de repérer ceux qui n'ont pas cette pièce justificative. Ceci n'empêche pas que certains, munis de la carte, font semblant de produire et se ravitaillent avec la récolte des autres.

La maraude amène les paysans à mettre au point de véritables tactiques de survie. On parlera de tactiques plutôt que de stratégies car il s'agit de réponses que les agriculteurs inventent au fur et à mesure des contraintes. Ils renouent avec des pratiques, ils les adaptent ou les ajustent, enfin ils innovent. Ce sont des initiatives individuelles, le plus souvent, dont chacun apprécie les résultats et en tire les conclusions. Ces diverses parades modifient l'utilisation de l'espace, la place accordée aux différentes cultures⁶ et aux nombreuses activités, le rôle des productions vivrières ou monétaires, et les modes d'exploitation de la terre. On assiste, depuis 1982, à un changement des structures agraires. Mais la dégradation de la situation agraire n'engage pas encore le paysage.

Le paysage semble immobile et immuable, formé de deux grandes unités, les *tanety*, domaine de l'élevage et des cultures pluviales, et les bas-fonds où se concentrent les rizières. Les villages aux maisons espacées se trouvent au contact entre la partie haute des interfluvés et les premières pentes dominant les rizières. Seule une connivence avec ce paysage permet de déceler des modifications. Il faut ajouter que l'insécurité semble renforcer la diversité aussi aucun des changements ne peut se généraliser à l'ensemble des terroirs ou des villages. Certaines maisons et leurs dépendances s'abritent derrière les murs de terre d'un *tamboho*. Quand l'enceinte existait, le mur a pu être rehaussé d'un tiers par une rangée de blocs de terre. Souvent une seule ouverture dans ce mur ou un portail de tôle ondulée permet de pénétrer dans la cour de la maison. Les maisons ont de plus en plus l'allure de « fermes à cour fermée ». Dans celle-ci, l'étable⁷, la porcherie, les poulaillers sont autant de nouveautés. L'enclos devient aussi le lieu d'une culture intensive, celle du manioc, sur la terre apportée. Les épineux, notamment les *songosongo*, *Euphorbia splendens*, défendent, autour des villages, l'accès des parcelles et des maisons ; ils étaient autrefois plantés en haies pour protéger les cultures contre les divagations des bœufs. Sur les *tanety*, la culture se rétracte ; les champs isolés et éloignés du village sont le plus souvent abandonnés. Les villages s'entourent d'une auréole de lopins jointifs. Les champs se regroupent aussi en blocs de culture quand ils peuvent être « sous surveillance » sur les flancs des *tanety* qui sont situés en vis-à-vis des habitations. Ce damier de champs est hérissé d'ananas ; ce fruit a connu un développement important car « il assure le quotidien ». Sa vente permet d'acheter l'huile, le savon et le sel. De-ci de-là, des essais : du soja, du riz occupent des petites surfaces.

La physionomie des champs de manioc est pour le moins étrange. On voit peu de beaux champs. Ceux-ci, de six ares en moyenne, sont reconnaissables au large fossé qui les ceinture, à une épaisseur de mottes de terre retournées dont la surface présente un aspect lisse, aux plants vigoureux, au feuillage abondant. La majorité des parcelles sont actuellement plus petites, autour de 2-3 ares et très disparates, d'un aspect souvent inachevé. Dans certaines, les boutures grêles sont agitées par le vent, dans d'autres, les tiges ont été coupées à quelques centimètres du sol et la surface du champ est jonchée des extrémités feuillues des tiges ; dans d'autres encore,

6. Cette modification du rôle des différentes unités existait sur les plateaux centraux avant le XIX^e siècle. « Tour à tour, *tanety* et vallées furent au gré des situations politiques les terroirs agricoles dominants. » (RAISON, 1972).

7. Les constructions d'étable que les vulgarisateurs du service de l'Élevage avaient préconisé dans les années 60 n'avaient pas rencontré à l'époque d'interlocuteurs attentifs. Aujourd'hui, l'insécurité est la principale raison qui fait construire les étables.

les plants ont un aspect chétif. Le manioc est parfois associé à des plantes, maïs et riz, dont il n'est pas le compagnon habituel. L'association manioc-haricot, autrefois la plus courante, est rare. Dans les bas-fonds, la tache verte des rizières est à sa place ; elle tapisse les plaines et les vallées et remonte dans les vallons. On reste toujours séduit par la belle ordonnance des rizières. La riziculture n'a, semble-t-il, pas changé, mais un examen des différentes opérations culturales qui se déroulent d'octobre à mai permet de repérer des modifications.

Le vol concerne toutes les productions mais les produits ont des qualités différentes pour les maraudeurs. Le manioc est la cible privilégiée car il est prêt à la consommation comme à la vente. L'arrachage des tubercules est aisé, ce qui permet de voler en peu de temps une quantité élevée ; par contre, il faut déterrer les racines de taro ou cueillir les maïs, tomates, haricots, ou ananas qui sont à des stades de maturité différents dans un même champ. Les voleurs avouent n'avoir trouvé que ce moyen pour survivre ; nombreux sont ceux qui consomment directement les produits de leur vol, d'autres vendent au marché ou font vendre en passant par des intermédiaires.

Les qualités spécifiques du manioc sont bien connues dans toutes les régions du monde où il est cultivé (BENNISON, 1987). Introduit avant la fin du XVIII^e siècle dans l'île (RAISON, 1972), le manioc a su se faire apprécier par ses caractéristiques agronomiques sur lesquelles spéculent les paysans victimes des vols. Le manioc est une culture peu exigeante, à faibles risques et au calendrier cultural très souple. La plante a une grande aptitude à mobiliser les réserves des sols pauvres et les besoins en eau sont faibles, sauf en début de cycle. Sa grande tolérance aux conditions contraires se caractérise par un maintien de la production. Les tubercules parvenus à maturité se conservent plusieurs mois en terre qui fait office de grenier et offrent une bonne résistance aux micro-organismes ainsi qu'aux insectes prédateurs. Enfin le manioc se reproduit par bouturage sans nécessiter aucun prélèvement sur la récolte. Le mode de plantation et de reproduction est associé à l'idée de continuité ; le vol rompt le cycle. C'est toute l'ingéniosité paysanne mise en œuvre pour sauver et préserver cette culture complémentaire du riz dans le temps et dans l'espace que les pages suivantes développent. Les agriculteurs en sont contraints à perturber la culture et à mutiler la plante.

Le manioc est, sur les *tanety*, la culture principale. Il a plusieurs utilisations, tubercules pour les animaux et les hommes, feuilles pour confectionner le *ravitoto* (feuilles pilées) et vente. On trouvait jusqu'à ces dernières années les variétés *gasy* et *mena laingo*. Le manioc dit *gasy*, variété locale, était le plus cultivé ; sa culture nécessite trois saisons des pluies soit dix-huit mois environ pour parvenir à maturité. Les tubercules, une fois séchés et la fine pellicule de peau ôtée, se conservent longtemps. C'est, de plus, une variété au goût excellent. Mais les agriculteurs ont adopté un manioc à cycle plus court (deux saisons des pluies), le manioc *madarasy* qui doit se manger frais car il n'a pas les propriétés de conservation du manioc *gasy*. Aussi, aujourd'hui, les paysans voudraient-ils revenir à cette variété qu'ils la trouveraient difficilement car ils l'ont abandonnée. De plus, les boutures se raréfient à cause des vols. Avant il arrivait qu'un champ soit réservé au bétail avec la variété *mena laingo* de préférence ; cette spécialisation a été abandonnée.

Le manioc constituait — l'imparfait est de rigueur — une réserve alimentaire, « un garde-manger permanent en terre » qui n'était pas toujours utilisé. Le manioc, en outre, procurait de l'argent directement ou indirectement par l'élevage car « cultiver pour alimenter du bétail est parfaitement familier aux cultivateurs des Hautes Terres dès lors que leur sécurité alimentaire est assurée ». (PELISSIER, 1976, p. 53).

Les paysans avaient adopté sur leurs terroirs une répartition des parcelles en fonction des variétés. Sur les champs les plus éloignés, et de superficie souvent plus grande, on cultivait la variété *gasy*. La récolte était effectuée en une seule fois, déjà, semble-t-il, par crainte du chapardage. Les tubercules, pelés et séchés, étaient gardés à la maison et étaient vendus. Sur les champs proches du village, et de taille plus

réduite, le manioc de variété *madarasy* ou *mena laingo* était récolté selon les besoins des hommes et des animaux. Ces parcelles étaient l'objet d'une attention plus particulière que celles qui étaient éloignées. Le manioc jouait alors pour le villageois le double rôle de réserve alimentaire et financière. Il faut préciser que le manioc était cultivé sur plusieurs parcelles afin de couvrir chaque année la production nécessaire. Bouturages et récoltes alternaient et les champs portaient en permanence du manioc d'âge différent. Le vol a également désorganisé cette succession des surfaces cultivées. L'incertitude fait que les exploitants choisissent de n'avoir qu'un seul lopin à surveiller. Un champ « *takona tsy taza maso* » (caché, non visible) est abandonné. La valeur d'usage d'un champ tient à sa situation « à vue d'œil », depuis l'habitation⁸. Il arrive quelquefois que les eucalyptus fassent écran et dérobent un champ proche aux regards villageois. Les champs se concentrent et se resserrent autour du village. Les pieds de manioc s'insinuent aussi dans la cour des maisons sur de petites parcelles construites avec de la terre apportée. De plus en plus les cultures se font en vue du village. Ceci a entraîné une valorisation des terres qui sont proches des maisons. Des contrats de métayage sont passés avec les propriétaires qui ne les cultivent pas. Le métayage qui concernait seulement les rizières apparaît sur les *tanety*. Le contrat à 1/3 reproduit celui de la rizière. Cet autre agencement des champs de manioc traduit la faculté d'adaptation des paysans. D'autres parades qui concernent les pratiques agricoles visent à faire traverser, sans vol, la période de soudure. Souvent arrachés à la moitié ou même au quart de leur développement quelques mois après la mise en terre, les tubercules ne sont « pas plus gros que la phalange ». Ces larcins ont une triple conséquence. C'est la privation d'une récolte escomptée, la perte des tiges qui doivent fournir les boutures ; c'est enfin la cause d'un retard dans la plantation car les exploitants démunis doivent récupérer des boutures qui se raréfient. Mutilé par les voleurs qui arrachent les jeunes racines, le manioc l'est également par le dispositif de sécurité paysan.

Le maraudage a désorganisé le calendrier culturel (fig. 2). Les dates de plantation peu impératives du manioc avaient permis aux exploitants de procéder au bouturage, à la fin de la saison des pluies, après les travaux de la rizière. « Pendant les labours et le repiquage, le paysan ne sort pas de ses rizières. » On sait également que le manioc a besoin d'eau en début de cycle. La plantation s'effectuait en février-mars pour profiter de l'état d'humidité du sol et d'un sol meuble plus facile à travailler. A une autre période, en août et, pour les mêmes raisons, est planté le manioc, *voly mangahazo ririnina*. Aujourd'hui la date de plantation dépend de la période de soudure et a été avancée au mois de novembre qui marque le début du *fahavaratra* (saison des pluies) et des travaux agricoles. Ceci permet d'anticiper la récolte des tubercules, de taille réduite, en mars. La plantation d'août a toujours lieu car elle permet une récolte prématurée au bout de sept mois. On notera également que la plantation de février-mars utilisait sur une autre parcelle les boutures obtenues à la récolte du champ qui, au terme d'un cycle complet, donnait de gros tubercules et des boutures vigoureuses. La seule exigence du manioc concerne les boutures qui doivent être préparées à partir de tiges bien lignifiées (3 ou 4 boutures par tige) mais les boutures, une ou deux, issues de trop jeunes tiges donnent néanmoins des tubercules mais en quantité moindre. Le paysan est alors assuré d'une mauvaise récolte. La désorganisation du calendrier agricole qui concerne la date de plantation et la durée du cycle est traduite par le schéma (fig. 2) qui compare les cycles normaux et accélérés de deux variétés de manioc. Il faut trois saisons des pluies pour obtenir « une récolte complète ». Outre une production moindre, la récolte précoce fait que « la terre perd de sa fertilité si elle n'est pas cultivée assez longtemps ».

8. « Une série d'exemples voltaïques montre que l'insécurité politique et les razzias du XIX^e siècle, ont déterminé, à cette époque, une large extension des auréoles de champs permanents. Les habitants consentaient à un effort accru de manière à pouvoir cultiver sous la protection et en vue du village. » (SAUTTER, 1968).

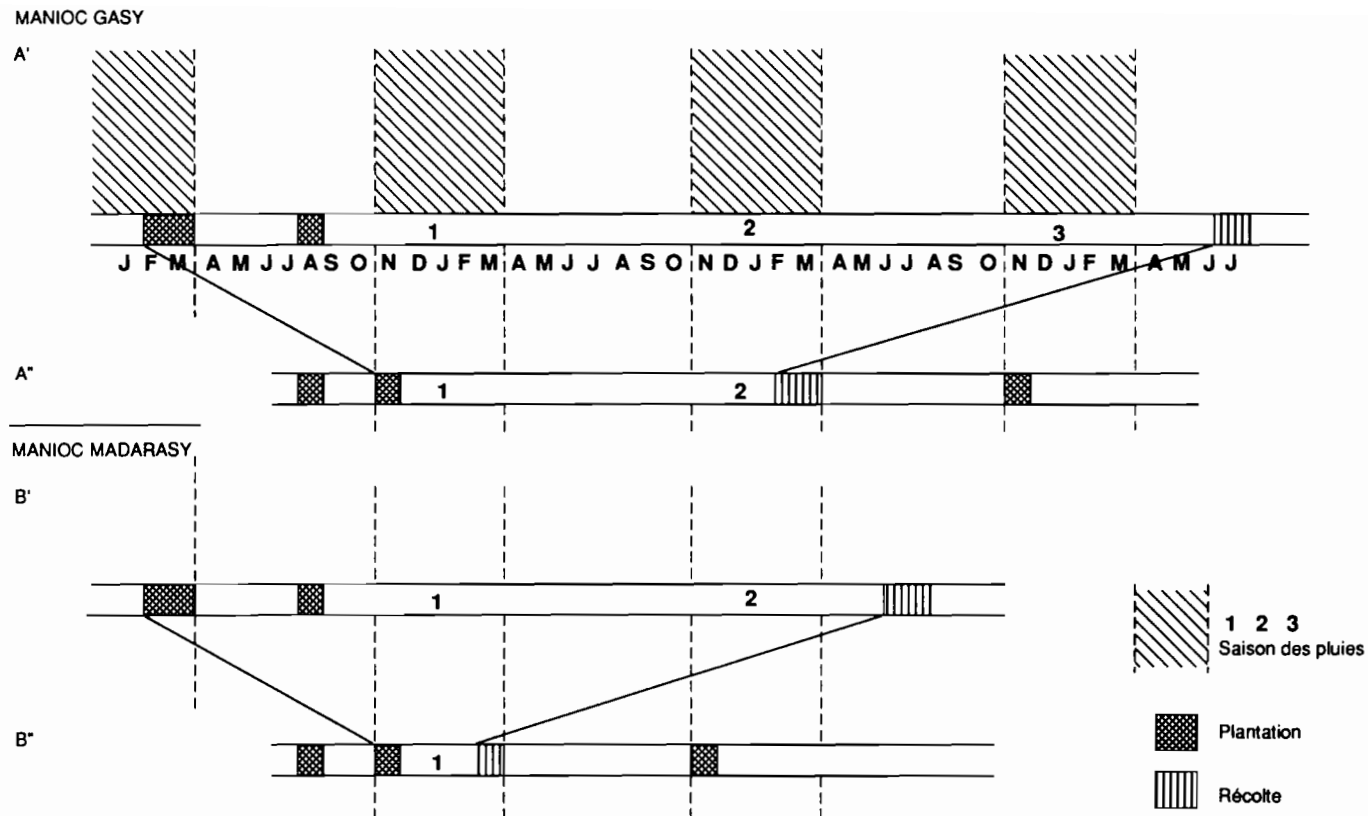


FIG. 2 — La comparaison des calendriers cultureux de deux variétés de manioc.
 A' et B' : Les calendriers normaux
 A'' et B'' : Les calendriers décalés et écourtés

Au cours des deux premières saisons des pluies, c'est la tubérisation, période pendant laquelle les tubercules prennent forme ; la troisième saison, s'effectue la maturation de ceux-ci, et, à ce stade, la plante n'entame pas les réserves nutritives du sol. En itinéraire cultural dans des conditions normales, la culture dure pendant trois saisons des pluies. Une période de repos suit la récolte. La parcelle peut être cultivée à la fin de la quatrième saison des pluies. Aujourd'hui la même variété reste en terre pendant deux saisons des pluies ; la culture reprend après la récolte à la fin de la deuxième saison des pluies pour profiter de celle-ci. Les sols sont très sollicités et le sont différemment puisque la plantation succède à la récolte après un temps de culture qui n'a pas permis à la plante d'arriver à maturité, ce qui a pompé le sol et ses réserves nutritives en permanence. La désorganisation totale du calendrier survient quand, après un larcin, le cultivateur dépouillé n'a plus de boutures, doit en chercher et retarder d'autant la plantation. Les façons culturales sont fonction des possibilités des exploitants. La distance du champ au village est également un critère. Dans des conditions normales, le fumier est épandu sur toute la parcelle au moment du labour et un sarclage a lieu deux mois après la plantation. L'insécurité renforce la diversité. Certaines parcelles ne reçoivent aucune fumure car l'exploitant n'a plus de bovins pour cause de vol ou vente pour argent frais. Sur d'autres, les façons culturales sont escamotées en raison d'un calendrier des travaux trop chargé car en concurrence avec celui du riz. Il reste que certaines parcelles sont cultivées avec soin. Elles sont proches du village et quelquefois au seuil des maisons. Le manioc est fumé dans le trou de chaque bouture et la parcelle fait l'objet de deux sarclages. Sur certains de ces champs, le bouturage a lieu en avril et les jeunes plants sont arrosés deux fois par semaine. La récolte est effectuée dès le mois de février de l'année suivante.

On passe d'un manioc connu pour être peu exigeant en soins et en ponctualité à un manioc jardiné. Avec le manioc fumé au trou, les paysans renouent avec une pratique ancienne qui date du règne d'Andrianampoinimerina. La tradition rapporte que la production était si importante qu'il fallait deux hommes pour porter jusqu'au palais royal, le produit d'une seule bouture. Un travail particulier du sol en billons parallèles à la pente et de faible amplitude témoigne également d'une culture soignée ; les rayures sont destinées à récupérer l'humidité afin de hâter le développement des racines. Le manioc tend à devenir exclusif de toute autre production. L'association manioc-haricot se fait plus rare, l'abandon de la culture du haricot s'explique car l'arrachage des tubercules par les voleurs abîme les plants de haricots très fragiles au moment de la floraison vers la mi-janvier. Les vols répétés ont entraîné le réaménagement du calendrier agricole ainsi que la réduction des superficies cultivées et leur rapprochement en vue du village.

Les paysans ont également développé des tactiques qui permettent d'éviter qu'en période de soudure les voleurs ne passent avant le propriétaire pour récolter. Pour garder en terre les tiges de manioc à ce moment crucial, les paysans ont imaginé une solution de camouflage (fig. 3) du manioc qu'ils effectuent, en février ou mars sur les plants jeunes, mis en terre depuis 5 à 7 mois. Pour échafauder cette parade, les agriculteurs se sont inspirés de la façon de faire des voleurs. En voici la reconstitution. Les voleurs, hommes ou femmes, opèrent les nuits sans lune, par temps de pluie plus particulièrement. Ils se rendent sur les champs qu'ils ont repérés et, à tâtons, saisissent les tiges qu'ils arrachent à la main, d'autant plus facilement qu'ils s'attaquent aux jeunes manioc. Ils séparent les tubercules de la souche et les mettent dans un sac. Ils laissent les tiges sur le sol ou les fichent en terre pour masquer leur forfait. Le larcin correspond à ce que le voleur peut emporter ; il arrive qu'il récidive et le champ est pillé en deux ou trois fois. Toute l'astuce consiste à empêcher que le visiteur nocturne ne s'empare des tiges pour les arracher. C'est pourquoi celles-ci sont coupées à moins de cinq centimètres du sol. La partie centrale est récupérée comme future bouture. L'extrémité supérieure où se trouvent les feuilles est disposée à terre. Le feuillage tapisse le sol à la fois pour cacher et protéger les tiges sectionnées mais aussi pour gêner la pousse des adventices. Pour un champ de 3 ares, ceci correspond à une demi-journée de travail supplémentaire pour une perte de ren-

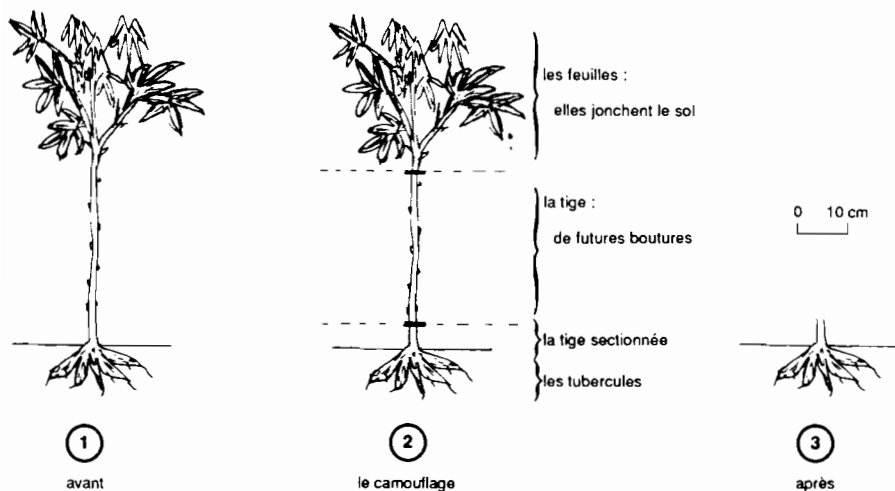


FIG. 3 — Sur un manioc de 5 à 7 mois, la pratique du camouflage par le sectionnement du plant à la base de la tige.

dement assurée. Une autre technique de camouflage consiste, après avoir dégagé la base, à couper à fleur de sol les tiges au couteau, à les dissimuler avec de la terre et à les recouvrir avec les feuilles de manioc. Cette pratique demande plus de travail et est plus efficace contre les maraudeurs : ceux-ci ont du mal à déceler les maniocs et doivent utiliser l'*angady* (sorte de bêche) pour déterrer les tubercules. Cet autre camouflage est le fait des paysans qui ont des animaux (bœufs et porcs) dont ils comptent compléter l'alimentation avec du manioc⁹.

Le maquillage des champs de manioc s'inspire de pratiques anciennes, plus ou moins en usage. La première concerne la culture ; un exploitant qui manque de boutures pour un nouveau champ peut sectionner les tiges de la même manière qu'il est décrit plus haut sans attendre la complète maturité des plants. Il a deux champs dont les productions vont s'échelonner. La seconde pratique est liée à la consommation du manioc : couper en fin de cycle cultural la tige pour arrêter la montée de la sève donne un meilleur goût aux tubercules et leur permet de devenir plus gros. Ainsi l'antivol mis au point par les paysans vient se greffer sur des pratiques traditionnelles. Les agriculteurs n'ont pas tous recours à ce procédé ; certains espèrent que la surveillance nocturne des champs, individuelle ou collective, permettra d'éviter le vol. Des parcelles voisines ont ainsi des physionomies diverses. De plus, une même parcelle dont une partie a été volée est également hétérogène car l'exploitant replante immédiatement en utilisant les boutures à partir des tiges arrachées. L'arythmie est aujourd'hui une caractéristique du cycle cultural du manioc.

Le recours à la magie élargit la panoplie des réponses paysannes. Certains cultivateurs protègent leurs maniocs en leur jetant un sort, *misy kalo*. Toute personne autre que celles qui sont habilitées à la récolte peut être victime du *kalo*. C'est ainsi

9. A l'inverse, une pratique culturale peut se greffer sur une parade mise en œuvre contre le vol. Ainsi la bouillie bordelaise, liquide à base de sulfate de cuivre, a d'abord été utilisée contre le chapardage du raisin : elle était répandue sur les pieds de vigne les plus exposés en bordure des chemins. Les plants ainsi traités se sont révélés plus résistants aux maladies, au mildiou principalement, et le traitement a été généralisé (communication personnelle de Jean-Pierre DEFFONTAINES).

que les tubercules ne trouvent plus preneur au marché, les ménagères craignant un ensorcellement en achetant du manioc volé.

Certains villageois ont inventé une astuce pour se procurer du manioc sans en cultiver : c'est la culture bâclée (*fambolena zara faha-vita*, culture faite précipitamment). Elle constitue une réponse à la carte de production qui vise à recenser les producteurs et la nature de leur production. Le propriétaire d'un champ bâclé feint de cultiver du manioc, obtient une autorisation, ce qui lui permet de transporter des tubercules et d'en vendre. De tels champs se repèrent à certains signes : le manioc est la seule culture, les boutures jeunes et grêles sont très espacées, les adventices couvrent le sol, le fossé de pourtour n'a pas été aménagé. Ainsi certains paysans font semblant de produire et se ravitaillent avec la récolte des autres champs. La carte permet aux voleurs de vendre le manioc qu'ils ont dérobé. On notera toute l'ingéniosité à détourner une mesure gouvernementale qui veut réprimer le maraudage.

L'insécurité donne sa cohérence au nouveau système agricole. L'innovation coexiste avec les pratiques « traditionnelles ». La pluralité des réponses, caractérisée par une individualisation technique, est la stratégie des paysans malgaches pour résister au maraudage du manioc.

Pour survivre, les agriculteurs malgaches doivent se montrer inventifs. Dépouillés par les voleurs, ils ne sont pas dénués d'imagination. Culture restée en marge de la modernisation et délaissée par les agronomes au bénéfice de la riziculture, le manioc révèle, dans une conjoncture difficile, toutes ses potentialités et la capacité paysanne à les valoriser. De culture sûre, ce tubercule est devenu une culture à risque mais reste sur les *tanety* une plante privilégiée que le système de défense perturbe. Les paysans parce qu'ils connaissent très bien cette plante d'un point de vue agronomique et technique savent en exploiter la grande souplesse. Une observation attentive de la dure condition de la société merina des campagnes proches de Tananarive ne peut laisser indifférent ; elle est cause d'une inquiétude mêlée d'espérance. En effet, devant ce témoignage du bouleversement du monde rural, comment ne pas être inquiet des efforts quotidiens que doivent accomplir les paysans pour affronter une crise sociale et économique ? Mais, en revanche, les tactiques paysannes mises en œuvre pour sauvegarder la culture du manioc permettent d'envisager la situation avec un certain optimisme ; ces diverses parades montrent la très grande faculté d'adaptation et d'innovation des agriculteurs malgaches.

Tout ceci est riche d'enseignement et ne constitue pas un exemple isolé dans les agricultures africaines et malgaches. On connaît l'aptitude des sociétés à se montrer inventives quand elles sont confrontées à des situations difficiles ou placées dans des nouvelles conditions par les aménagements. Ainsi la *razzia* qui représenta, au XIX^e siècle et sur une grande partie de la zone soudano-sahélienne de l'Afrique, un des risques majeurs en agriculture a entraîné les cultivateurs à mettre au point des parades en période d'insécurité politique. Il en est de même face aux invasions acridiennes et aux aléas climatiques : les deux sécheresses des quinze dernières années en ont donné des exemples. Enfin les opérations de développement qui se sont multipliées depuis une quarantaine d'années mettent également en évidence les stratégies paysannes ; les populations ont « aménagé l'aménagement » et ont fait « la preuve de leur aptitude à évoluer, à faire place à la nouveauté, à développer des initiatives, y compris dans le domaine des techniques culturelles » (SAUTTER, 1978, p. 238).

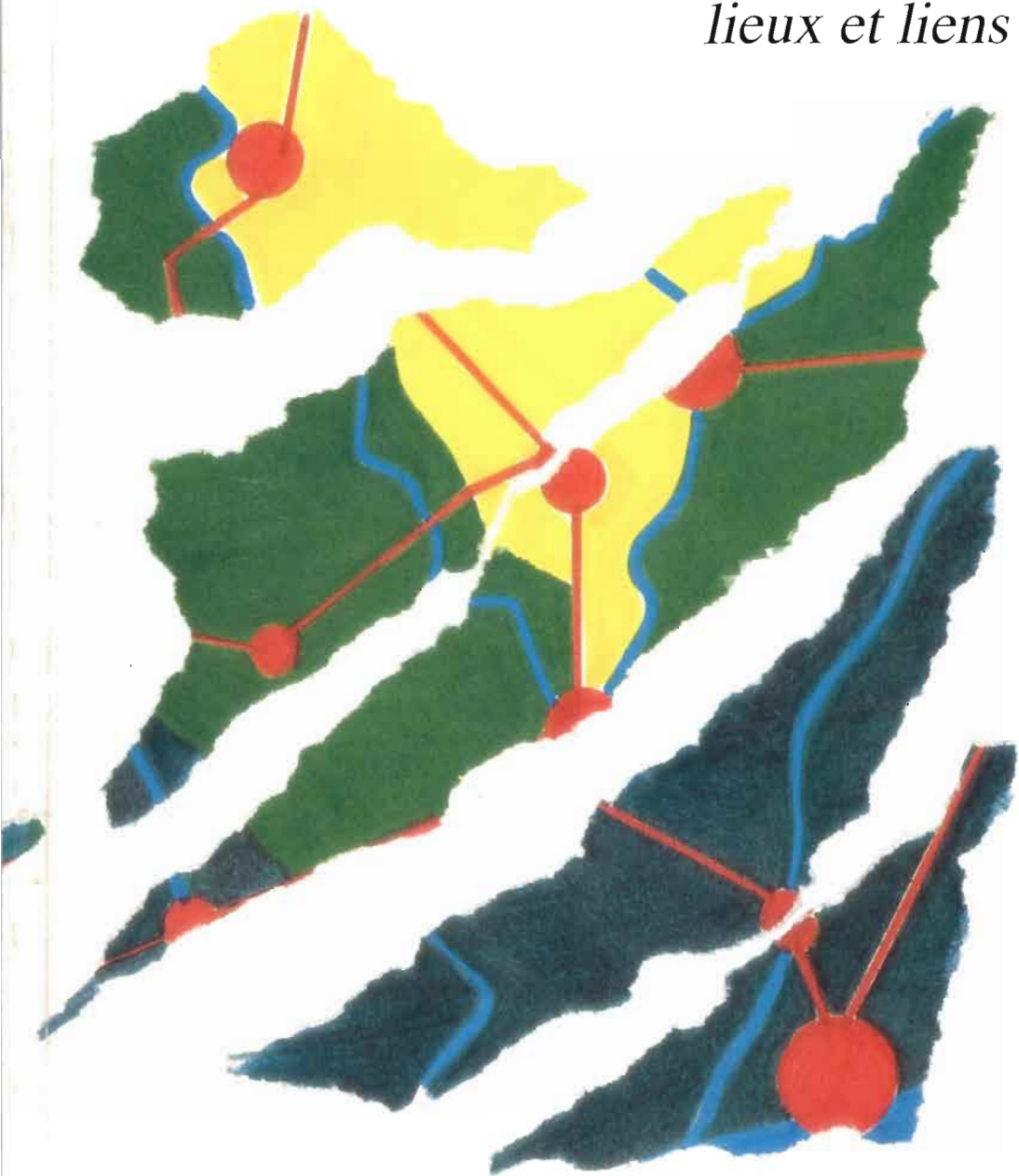
BIBLIOGRAPHIE

ABE (Y.), 1984 — *Le riz et la riziculture à Madagascar. Une étude sur le complexe rizicole d'Imerina*. Paris, CNRS, 232 p.

- BENNISON (H.), 1987 — Le manioc, son importance croissante. *Le Courrier Afrique — Caraïbes — Pacifique — Communautés Européennes*, n° 101 : 69-71.
- BLANC-PAMARD (C.), 1985 — Du paddy pour les porcs. Dérives d'une société rizicole. L'exemple des Hautes Terres centrales de Madagascar. *Etudes Rurales*, n° 99-100 : 327-345.
- CALLET (F.), 1908 — *Tantaran'ny Andriana*. Traduction française de G.-S. CHAPUS et E. RATSIMBA, *Histoire des rois*. Tananarive, Académie malgache. Collection de documents concernant Madagascar et les pays voisins. T. 1 (1953) : 688 p. ; T.2 (1956) : 689-824 ; T.3 (1958) : 340 p. ; T.4 (1958) : 341-910.
- LE ROY LADURIE (E.), 1966 — *Les paysans de Languedoc*. EPHE — SEVPEN, Paris, 745 p.
- PELISSIER (P.), 1976 — Les riziculteurs des Hautes Terres malgaches et l'innovation technique. *Cah. ORSTOM, sér. Sci. Hum.*, vol. XIII, n° 1 : 41-56.
- PELISSIER (P.), 1985 — Techniques d'encadrement et transformations de l'agriculture en Afrique noire. in : *Des labours de Cluny à la révolution verte*, Paris, PUF, 258 p.
- RAISON (J.-P.), 1972 — L'introduction du manioc à Madagascar : un problème non résolu. Tananarive. *Terre malgache* n° 13 : 223-228.
- RAISON (J.-P.), 1972 — Utilisation du sol et organisation de l'espace en Imerina ancienne. in : *Etudes de Géographie tropicale* offertes à P. GOUROU, Paris, La Haye, Mouton : 407-425.
- SAUTTER (G.), 1968 — *Les structures agraires en Afrique tropicale*. Paris, C D U, 267 p.
- SAUTTER (G.), 1978 — « Dirigisme opérationnel » et stratégie paysanne, ou l'aménageur aménagé. *L'Espace géographique*, n° 4 : 233-243.
- SAUTTER (G.), 1987 — Croissance urbaine et importations alimentaires. Pas si simple que cela ! Réflexions sur les subsistances en Afrique noire, *L'Information géographique*, 51 : 20-26.

Tropiques

lieux et liens



Editions de l'ORSTOM

INSTITUT FRANCAIS DE RECHERCHE SCIENTIFIQUE POUR LE DEVELOPPEMENT EN COOPERATION

*avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique,
de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales
et du Ministère des Affaires Etrangères*

Sommaire

Présentation - P. PELISSIER ET G. SAUTTER

Avant-propos - P. GOUROU

Liens - C. BLANC-PAMARD, A. LERICOLLAIS, J. GALLAIS,
H. ATTIA

Campagnes en devenir - J.-Y. MARCHAL, O. HOFFMANN,
L. MESCHY, J. PELTRE-WURTZ, J. BOULET, G. DANDROY,
C. SEIGNOBOS, B. ANTHEAUME, V. LASSAILLY-JACOB,
B. CHARLERY DE LA MASSELIERE, J. BOUTRAIS, M.-C.
CORMIER-SALEM, A. LERICOLLAIS, C. BLANC-PAMARD,
M. BENOIT, H. RAKOTO-RAMIARANTSOA, O. SEVIN, B.
TALLET, Y. DEVERIN, J. RAMAMONJISOA, L. DUBOURDIEU.

Autour des villes - J.-L. CHALEARD, A. DUBRESSON, G.
SALEM, M. LE PAPE, C. VIDAL, A. MANOU-SAVINA, P.
PELTRE, G. MAINET, Y. MARGUERAT, J.-L. DONGMO,
J. CHAMPAUD.

Compositions d'espaces - A. SECK, M.-C. AQUARONE,
R. POURTIER, J.-P. RAISON, M. LESOURD, A. GASCON,
M. PORTAIS, E. GU-KONU, C. TAILLARD, A. SAUSSOL,
J. BONNEMAISON, L. CAMBREZY, J. PLYA, G. SAVONNET,
E. BERNUS, J.-C. ROUX, A.-M. PILLET-SCHWARTZ, M. PE-
PIN-LEHALLEUR, A. HALLAIRE, J. O. IGUE, A. SCHWARTZ.

Liste des auteurs

Table des matières